



## **Douze balles pour un but**



**G**oooooal ! ».... « Goooooal ! ».... À chaque balle tirée, l'assassin hurle comme les commentateurs sud-américains quand un but est marqué.



« Goooooal ! ».... « Goooooal ! ».... Humberto Muñoz canarde à bout portant : douze balles dans la peau, six en pleine tête.

Il est quatre heures du matin, ce samedi 2 juillet 1994. L'enseigne de la boîte *El Indio* éclaire la scène. Les lettres rouges fluo enluminent la fin de nuit. Rue Palmas, sur un vulgaire parking de la banlieue de Medellín, Andrés Escobar, capitaine de l'équipe nationale de football de Colombie, gît dans une mare de sang. Le plus célèbre défenseur des « Cafeteros » vient d'être abattu. Son assassin ? Le garde du corps des frères Gallón, des

entrepreneurs de la ville liés aux narcotrafiquants. Dans la discothèque, tout a commencé par des insultes. « *Traître, Andrés, traître* » hurlent Pedro et Santiago Gallón. Andrés Escobar, attablé calmement en compagnie de sa fiancée Pamela Cascardo, d'une amie et de Juan Jairo Galeano, autre joueur de la sélection nationale, ne bronche pas. L'homme est connu pour son sang-froid. C'est un gentleman. La presse colombienne le surnomme *El Caballero*. *El Caballero de la zaga*, *El Caballero de la Cancha*, le chevalier de la défense centrale, le chevalier du terrain, ou tout simplement... *El Caballero del fútbol* !

Vers quatre heures du matin, au sortir de la boîte de nuit, les insultes fusent à nouveau. Andrés Escobar a juste le temps de demander « un peu de respect » à ses interlocuteurs lorsque leur homme de main, Humberto Muñoz, sort de son pick-up un fusil de calibre 38 à la main.

Il tire à bout portant, et ne laisse aucune chance à Escobar. En guise d'épithète, il lui balance : « *Fils de pute ! Merci pour le but contre ton camp !* » Douze balles, douze « *Gooooooooal* », lui déchirent la peau. Andrés Escobar s'effondre. À son arrivée à l'hôpital, on ne peut que constater le décès. Il avait 27 ans.

Pour mieux comprendre, il faut revenir dix jours plus tôt, en pleine Coupe du Monde au Rose Bowl de Los

Angeles. Ce mercredi 22 juin 1994, à 20h, devant plus de 91 000 spectateurs, les deux équipes de la Colombie et des États-Unis se créent de multiples occasions. À la 34<sup>ème</sup> minute, l'Américain John Hakes déborde à toutes jambes sur la gauche, centre puissamment en direction d'Earnie Stewart. Dans la surface, le défenseur colombien Andrés Escobar se jette de tout son long, coupe la trajectoire du ballon mais le tir contré, plein axe face au but, surprend le gardien Cordoba.

Au sol, dépité, groggy, Andrés Escobar se tient la tête entre les mains. Il vient de marquer le premier but contre son camp de sa carrière. Il ne le sait pas encore, ce sera le dernier. Andrés Escobar vient de signer son arrêt de mort. Les États-Unis doubleront la mise à la 52<sup>ème</sup> minute par Stewart, l'emporteront finalement 2-1. La Colombie qui se voyait déjà tout en haut de l'affiche quitte le Mondial, éliminée, tête basse.

De Bogota à Medellin, c'est un jour de deuil national. Un supporter déclare au journal *l'Équipe* : « *Il ne nous reste plus que les tremblements de terre, l'argent sale, et le narcotrafic...* »

Mais comment en est-on arrivé là ? Lorsqu'elle atterrit aux États-Unis, la sélection colombienne est encore toute auréolée du 5-0 qu'elle vient d'infliger à l'Argentine, éternelle rivale. Cette victoire en éliminatoires, le 5 mars à Buenos Aires, marque les esprits. Pelé rejoint

même l'écrivain Gabriel Garcia Marqués pour faire de la Colombie le favori du Mondial.

Que peut-il arriver avec une charnière centrale Andrés Escobar – Luis Perea qui n'a pas son pareil pour mettre hors-jeu l'adversaire ? En milieu de terrain, l'un des meilleurs joueurs du monde, Carlos Valderrama, enflamme les imaginations quand il monte balle au pied, avec dans le vent cette extraordinaire tignasse de cheveux blonds bouclés. Et sous la houlette de « Pacho » – l'entraîneur Francis Maturana – l'équipe développe un jeu tout en finesse fait de passes courtes et rapides : le fameux « toque » colombien.

Dans le pays, l'attente est démesurée. On compte tout simplement sur cette équipe de football pour changer l'image d'un pays miné par la violence, la corruption, la drogue.

Mais Andrés Escobar et ses coéquipiers peuvent-ils à eux seuls faire oublier les assassinats et les règlements de compte signés par Pablo Escobar ? Le célèbre homonyme d'Andrés dirige le cartel de Medellín.

Les deux hommes ne sont pas de la même famille. Mais leurs destins se croisent. En Colombie, on parle du « bon » Escobar, et du « mauvais ». Du côté noir, Pablo Escobar a compris très vite que le football représentait une opportunité pour recycler l'argent sale de la drogue. Le propriétaire du Nacional Medellín – club

où a grandi et joué Andrés - c'est lui, Pablo.

Quand il se rend aux autorités colombiennes au début des années 1990, Pablo Escobar dans sa prison de luxe, la « Catedral », continue de régner en maître, organise des parties de football pour assouvir ses passions, et convoque même au grand complet l'équipe nationale ! « *Maria, je ne veux pas y aller, mais je n'ai pas le choix* » confie Andrés Escobar à sa sœur Maria Ester.

Après s'être à nouveau échappé de sa cage dorée, le trafiquant Pablo Escobar est abattu le 2 décembre 1993, dans le cadre d'une opération spéciale orchestrée par la police colombienne. Mais la mort du « patron » n'arrange rien. Au contraire. Tout le monde veut prendre la place : les fusillades, les coups tordus et les enlèvements se multiplient.

C'est dans ce contexte pesant de lutte entre les cartels que l'équipe nationale de Colombie prend son envol pour la coupe du monde 1994 aux États-Unis. Dans le groupe A, la Colombie perd d'entrée (3-1) devant la Roumanie et le diabolique Gheorghe Hagi. La pression atteint son paroxysme. Le fils de l'arrière-droit Luis Fernando Herrera est kidnappé, avant d'être rapidement relâché.

S'ils veulent poursuivre l'aventure, les Colombiens ne peuvent pas se permettre de perdre leur deuxième match contre le pays organisateur, les États-Unis.

Le matin du 22 juin, à quelques heures de la rencontre décisive, un ciel lourd de menaces plane au-dessus de l'équipe. L'entraîneur Francis Maturana tarde à rejoindre ses hommes. Il se cache pour pleurer. Lorsque les yeux rougis, il débute sa causerie d'avant match, c'est pour apprendre au milieu de terrain Gabriel Gomez sa non titularisation et son remplacement par Gaviria, son coéquipier de Nacional Medellín. Des menaces de mort ont été proférées. « *Si tu joues aujourd'hui, ils vont te tuer, et moi et ma famille avec* » confie « Pacho » Maturana.

L'ambiance est plombée. Comment donner le meilleur de soi-même dans de telles conditions ?

Le lendemain de la victoire des États-Unis, le journal *l'Équipe* utilisera le terme « d'état comateux » pour décrire la piètre performance des joueurs colombiens. Maturana annonce alors qu'il quittera la sélection nationale pour se consacrer uniquement à son nouveau club de l'Atlético Madrid. Gabriel Gomez décide d'arrêter sa carrière. La grande majorité des joueurs préfère ne pas rentrer tout de suite aux pays, par peur des représailles. Mais pas Andrés Escobar. Il croit aux vertus du sport, du respect et de la tolérance. Il a confiance dans les hommes. Et il a envie de revenir chez lui pour se marier. Dans la Bible qu'il lit chaque jour, il conserve, en guise de signets, deux photos :

celle de sa mère disparue, Beatriz Saldarriaga, et celle de sa fiancée.

Dans le billet quotidien que lui réserve le journal *El Tiempo*, il écrit trois jours avant sa mort : « *Nous avons été éliminés... La vie ne s'arrête pas là. Nous devons aller de l'avant. Peu importe la difficulté. Nous n'avons que deux options : soit laisser la colère nous paralyser et alors la violence continuera, soit on la surmonte et faisons de notre mieux pour aider autrui. Pour tous, ce fut une opportunité et une expérience phénoménales et uniques. Nous nous reverrons bientôt car la vie ne s'arrête pas là.* »

« *Gooooooooal !* »..... Andrés Escobar vient juste de baisser sa vitre pour demander qu'on le respecte. Pamela sa fiancée est à ses côtés, ce 2 juillet. L'assassin tire. Mais de qui est-il l'homme de mains ? De mauvais parieurs qui ont tout misé sur le Mondial, et tout perdu ? De membres des cartels ?

Arrêté quelques heures plus tard, il confessera le meurtre mais rien de plus. La police conclut à « un fait circonstanciel et non prémédité ». Mais pourquoi alors la voiture utilisée par le tueur était-elle volée ?

Le dimanche 3 juillet 1994, en présence du président de la République César Gaviria, près de 120 000 personnes assistent aux funérailles et réclament justice, les larmes au bord des yeux.

L'équipe nationale devait changer l'image de la

Colombie. La mort d'Andrès Escobar, juste après l'élimination de la Coupe du Monde, vire au cauchemar. Une catastrophe pour tout le pays.

Plus de vingt ans après, le procureur chargé de l'enquête, Jesús Albeiro Yepes, ne connaît toujours pas les raisons véritables de la tuerie. « *La seule explication, c'est que nous sommes une société habituée à vivre parmi la mafia* » confiait-il en 2014 au journal de Bogota, *El Espectador*. Une statue à sa gloire, des fresques murales sur les murs : Andrès Escobar est devenu une icône à Medellín. Son souvenir fut commémoré en grandes pompes en 2014 à l'occasion des vingt ans de sa mort. Hasard de l'histoire, la Colombie jouait au même moment les quarts de finale de la Coupe du monde contre le Brésil. Et dans les tribunes, les supporters brandissaient des portraits géants du joueur disparu vingt ans plus tôt. L'élimination (2-1) ne se solda pas, cette fois, par un joueur abattu au petit matin.

La violence avait reculé en Colombie. Andrès Escobar était devenu une légende vivante.

En 1988, il avait marqué son premier but contre l'Angleterre.

Ce jour-là, le mardi 24 mai, la Colombie était entrée dans le concert des grandes nations du football en réussissant le match nul (1-1), dans le temple de Wembley. « *Gooooooooal !* ».....

## Table des matières

Préface.....	7
Des ballons et des obus.....	11
La chute de l'homme-oiseau.....	19
Timoteï, le Petit Prince des sables.....	31
Tom Simpson, une place au soleil .....	41
L'avion G-512, la basilique et le catenaccio .....	53
Clochers meurtriers en Ovalie .....	59
Pen Duick à la mer, à la mort.....	67
Septembre noir.....	77
Fabio Casartelli, face contre terre.....	89
Marc-Vivien Foé, un Lion se couche.....	99
Villeneuve et Pironi, la vie pied au plancher.....	111
Vivre ou mourir, les poings serrés.....	121

Équipiers jusqu'au bout de la vie.....	129
Douze balles pour un but.....	141
Où es-tu Manureva ?.....	149
Mécanique infernale au Mans.....	159
Honduras-Salvador : la guerre du football a bien eu lieu.....	169
Loïc Leferme, le retour vers les origines.....	177
Chantal Mauduit disparaît dans l'Himalaya.....	185
Le Heysel : la folie et la haine .....	195
Edith et Marcel, le combat de l'amour et de la mort...205	
Thierry Rupert ou les risques du cœur.....	215
Furiani : profession journaliste.....	223
L'aile brisée de l'ange.....	231
Fauchés en plein ciel.....	239
The show must go on !.....	247